VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 25/4

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME QUATRIEME.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATRIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lanouvellehlo04rous

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous cauſez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous ſeul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne ſoit le dernier effet du poiſon que vous verſez dans le cœur de ſa fille, & qu'un amour déſordonné ne devienne enfin pour vous-même la ſource

d'un remords éternel. L'amitié m'a fait ſupporter vos erreurs, tant qu'une ombre d'eſpoir pouvoit les nourrir ; mais comment tolérer une vaine conſtance que l'honneur & la raiſon condamnent, & qui, ne pouvant plus cauſer que des malheurs & des peines, ne mérite que le nom d'obſtination.

Vous ſavez de quelle maniere le ſecret de vos feux, dérobé ſi long-tems aux ſoupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque ſenſible que ſoit un tel coup à cette mere tendre & vertueuſe, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence ; elle déplore ſa fatale illuſion ; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre couſine ne ſauroit s'imaginer : il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere ; l'air morne, l'œil fixé en terre, gar-

dant un profond silence; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très-clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de la fille; & si l'ardeur de la servir n'animoit son zele, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois, à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille, combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, & combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté, auquel une mere tremblante pour les jours de sa fille veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer

ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes, & qui lui ſont d'autant plus cruelles, qu'elles lui ſeroient douces ſi elle oſoit y compter. En recevant celles de ſon pere, elle regarde ſa mere d'un air ſi tendre & ſi humilié, qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux : Ah ! que ne ſuis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

Madame d'Etange m'a priſe pluſieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ſes réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous ſa trop juſte indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous juſtifier l'un & l'autre à ſes dépens. Vos lettres mêmes portent, avec le caractere d'un amour exceſſif, une ſorte d'excuſe qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de ſa confiance, qu'à elle-même ſa ſimplicité à vous l'accorder. Elle vous eſtime aſſez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux réſiſté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'eſt qu'une probité trop vantée, qui n'empêche point un honnête

homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé ? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore, tout vous prescrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait, vous pouvez vous rendre digne de Julie, & justifier sa faute en renonçant à elle ; & si votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir : osez me démentir si

j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire; elle avoit même commencé. O Dieu! que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée: je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur, de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres, & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès, & balancer sur l'estime qui vous est due: mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays, m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les

premiers actes de vertu ſont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obſtinant à ſoutenir une vaine correſpondance, dont les riſques ſont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger ſans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie, qui vous fut ſi chere, ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous diſſimulez en vain vos malheurs; vous la perdîtes au moment que vous vous ſéparâtes d'elle. Ou plutôt le ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle ſe donnât à vous; car ſon pere la promit dès ſon retour, & vous ſavez trop que la parole de cet homme inflexible eſt irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible ſort s'oppoſe à vos vœux, & vous ne la poſſéderez jamais. L'unique choix qui vous reſte à faire eſt de la précipiter dans un abyme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la ſageſſe, la

paix, la sûreté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne sait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'est devenu ce caractere aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce n'est plus qu'une habitude aveugle, un goût sans réflexion : elle fait toutes les mêmes choses, mais elle ne les fait plus avec le même zele ; ces sentimens sublimes se sont affoiblis, cette

flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ETANGE.

PÉNÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire, en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imi-

ter. Si mon sang suffisoit pour guérir vos peines, je le verserois en silence, & me plaindrois de ne vous donner qu'une si foible preuve de mon zele : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah ! c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi long-tems que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore ; son bonheur peut me consoler de ma misere, & je mourrai content si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah ! qu'on le trouve, & qu'il m'ose dire : Je saurai mieux l'aimer que toi. Madame, il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il n'a mon cœur, il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour, qui rapproche tout,

n'éleve point la perſonne ; il n'éleve que les ſentimens. Ah ! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere ?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſont point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en sûre, & je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume, & dont la mienne s'aigrit encore : eſſuyez des pleurs qui m'ar-

rachent l'ame ; rétabliſſez votre ſanté, rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; ſoyez vous-même heureuſe par elle, vivez enfin pour lui faire aimer la vie. Ah ! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie eſt encore un ſort aſſez beau pour ſe féliciter de vivre.

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ORBE,

En lui envoyant la Lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponſe : en la liſant, fondez en larmes ſi vous connoiſſez mon cœur, & ſi le vôtre eſt ſenſible encore ; mais ſur-tout ne m'accablez plus de cette eſtime impitoyable que vous me vendez ſi cher, & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc oſé les rom-

pre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir ? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah ! connoissez-vous tout le mal que vous faites ? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que de ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être sans le contentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de sa mere ? Ah ! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit ? Insensée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix sans mérite ; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va, triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce

comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre : je ne veux plus m'en rappeler l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers : une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage ; il m'en a trop coûté d'être sensible, il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

DE MDE. D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on fait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne

me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ses soupirs & ses pleurs, l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître, par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de sympathie, que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille, si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un

peu indiscrétement (1) peut-être : Ah ! s'il ne dépendoit que de moi .... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis, au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main, qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous, qu'elle se fie à la parole de tous deux sur l'interruption de votre correspondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille ; effectivement, si Julie ne répondoit pas à sa confiance elle ne seroit

(1) Claire, êtes-vous ici moins indiscrete ? Est-ce la derniere fois que vous la serez.

plus

plus digne de ſes ſoins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre ſi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuſer de l'eſtime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une eſpérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il eſt vrai, que le parti le plus honnête eſt auſſi le plus ſage, & que s'il peut reſter quelque reſſource à votre amour, elle eſt dans le ſacrifice que l'honneur & la raiſon vous impoſent. Mere, parens, amis, tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de déſeſpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle ; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager. Reprenez donc courage, ſoyez homme, & ſoyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie, ſeroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vu fermer les ſiens pour jamais ; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir ; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter ; j'avois trop peu ſu la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre ? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui reſtoit-il à faire au monde ſinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere

incomparable, tu vis maintenant au séjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne ſens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'eſt plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas ! je ſuis bien plus morte que toi !

Mon Dieu ! quel tranſport égare une infortunée & lui fait oublier ſes réſolutions ? Où viens-je verſer mes pleurs & pouſſer mes gémiſſemenns ? C'eſt le cruel qui les a cauſés que j'en rends le dépoſitaire ! C'eſt avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'oſe les déplorer ! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites ſouffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroître auſſi mépriſable que je le ſuis ? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords ? Quel autre que le complice de mon crime pour-

roit assez les connoître ? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémissant la douleur empoisonner, hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit; en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échapent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste

de mes jours à pleurer la meilleure des meres ; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie ; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vraincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah ! si son esprit immortel penetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle ! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voient plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de sujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir son dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher .... Ah ! fille insensée .... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ORBE.

ENFIN le voile eſt déchiré ; cette longue illuſion s'eſt évanouie ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe

abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hélas ! vous avez diſparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inſtant de ma vie. Le tems a repris ſa lenteur dans les momens de mon déſeſpoir, & l'ennui meſure par longues années le reſte infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre inſupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher ſemble ſe détacher de moi. Madame, il ſe peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres ſoins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt ſont maintenant indiſcretes. Julie ! Julie elle-même ſe décourage & m'abandonne. Les triſtes remords ont chaſſé l'amour. Tout eſt changé pour moi ; mon cœur ſeul eſt toujours le même, & mon ſort en eſt plus affreux.

Mais qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être ? Julie ſouffre, eſt-il tems de ſonger à moi ? Ah ! ce ſont ſes peines

qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceſſât de m'aimer & qu'elle fût heureuſe.... Ceſſer de m'aimer!.... l'eſpere-t-elle?... Jamais, Jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte! Hélas! c'eſt le conſolateur! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle ſoulager ſes maux en les multipliant? O amour! eſt-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

Non, non; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter.

Après tant de sacrifices, il est trop tard pour apprendre à désobéir. Puisqu'elle commande, il suffit ; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez si mon sort est affreux. Mon plus grand désespoir n'est pas de renoncer à elle. Ah ! c'est dans son cœur que sont mes douleurs les plus vives, & je suis plus malheureux de son infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute chose, & qui seule, après moi, la savez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reste. Il est assez précieux pour lui rendre supportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des consolations qui lui sont ôtées & de celles qu'elle refuse ; qu'une sainte amitié supplée à la fois auprès d'elle à la tendresse d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les sentimens qui devoient la rendre heureuse. Qu'elle le soit, s'il est possible, à quelque prix que ce puisse être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée ; je sentirai moins les tourmens qu'elle m'a laissés. Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour

elle ; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y consens si cette idée la rend plus tranquille. Puisse-t-elle retrouver près de vous ses premieres vertus, son premier bonheur ! Puisse-t-elle être encore par vos soins tout ce qu'elle eût été sans moi !

Hélas ! elle étoit fille, & n'a plus de mere ! Voilà la perte qui ne se répare point & dont on ne se console jamais quand on a pu se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mere tendre & chérie, & dans une douleur si cruelle l'horrible remords se joint à son affliction. O Julie ! ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi ? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée, je vous supplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur si je suis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau, nous sommes deux monstres indignes de vivre, c'est un crime de songer à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non ; j'ose le croire, un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles pour en tirer les for-

faits des ames dénaturées. Le Ciel, le Ciel ſeroit-il injuſte, & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs de ſes jours, méritoit-elle de leur coûter la vie ?

LETTRE VII.

RÉPONSE.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins, en vous eſtimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeuneſſe, nous le ſerons le reſte de nos jours, & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préſent je vous aime comme mon enfant ; car quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à pen-

ſer, vous avez appris de nous à être ſenſible, & quoi qu'en diſe votre Philoſophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre ; ſi c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous ? Ce n'eſt pas, croyez-moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même ; c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce ſeroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir.

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami ; vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les biſarres idées

qui me viennent là-dessus ; mais elles sont consolantes, & cela m'enhardit. Premiérement, je crois que le véritable amour a cet avantage aussi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ferez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui fait payer toutes les vertus pénibles mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je sais aimer, avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possede ce que j'aime. Car celui-ci s'use à force d'en jouir ; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il est vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille dou-

leurs, eſt encore un bien. Si l'amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſtacles comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du tems, celle de l'abſence & des peines de toute eſpece; ils ont vaincu tous les obſtacles hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'Univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'eſpérer que la vôtre l'eût ſoutenue? Le tems eût joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quittant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau, prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tour-

menter ; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuiſé, durant une année, les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie, mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranſports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir ſentis. Mon ami, ce fut là le comble, & quoique la fortune & l'amour euſſent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inſtant fut auſſi le commencement de vos diſgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de ſentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme ſi le ſort eût voulu garantir votre cœur d'un épuiſement iné-

vitable, & vous laiſſer dans le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés un plaiſir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Conſolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé, & vous eût ravi de plus celui qui vous reſte. Le bonheur & l'amour ſe ſeroient évanouis à la fois; vous avez au moins conſervé le ſentiment: on n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma déſolée couſine ſe fait ſur la mort de ſa mere étoient fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ſes douleurs, elles la trompent; ou plutôt le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſez, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajouter au ſentiment de ſes peines tout ce

qui

qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez-en sûr ; elle n'est pas sincere avec elle-même. Ah ! si elle croyoit bien sincérement avoir abrégé les jours de sa mere, son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords ? Non, non, mon ami, elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit suivie. La maladie de Madame d'Etange est bien connue, c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaisirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse ! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! Quels soins continuels ! Quelle assiduité sans relâche ! Quel désespoir de l'avoir affligée ! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, quelle inépuisable sensibilité ! C'étoit dans les yeux de sa fille qu'on lisoit tout ce que souffroit

la mere ; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits ; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours : vous euſſiez cru voir une autre Julie ; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu, elle étoit forte & robuſte ; les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps. Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire ; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute ou du mal de ſa mere, & confondant ces deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante, ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation : on voyoit que le ſeul regret de ſe quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles, ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de

Julie, soyez sûr que tout ce qu'on peut espérer des secours humains & des consolations du cœur, a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mere, & qu'infailliblement sa tendresse & ses soins nous l'ont conservée plus long-tems que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois, que ses derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie, & que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Longtems inconstant & volage il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse & cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les siens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop

tard pour l'éteindre, porta long-tems en ſecret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de ſa fille ni l'obſtination de ſon époux, & d'être la premiere cauſe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres ſurpriſes lui eurent appris juſqu'où vous aviez abuſé de ſa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout ſauver, & d'expoſer les jours de ſa fille pour rétablir ſon honneur. Elle ſonda pluſieurs fois ſon mari ſans ſuccès. Elle voulut pluſieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de ſon devoir; la frayeur & ſa timidité la retinrent toujours. Elle héſita tant qu'elle put parler; lorſqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal ſecret, & moi qui connois l'humeur de cet homme ſévere, ſans ſavoir juſqu'où les ſentimens de la nature auroient pu la tempérer, je reſpire en voyant au moins les jours de Julie en ſûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirois-je ce que je penſe de ſes remords apparens? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait, il

trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous. Il veut que ses pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oseroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par son repentir. Il l'abuse avec tant d'art qu'elle aime mieux souffrir davantage & que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien; mais ils n'en sont pas moins naturels; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force, n'est pas semblable en effet. Le vôtre est bouillant & vif, le sien est doux & tendre : vos sentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les siens retournent sur elle-même, & pénétrant la substance de son ame, l'alterent & la changent insensiblement. L'amour anime & soutient votre cœur; il affaisse & abat le sien, tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties mais suspendues : un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est per-

due ; mais si cette ame excellente se releve un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, & il ne sera plus question de rechute. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux sachez respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément ; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

DE MILORD EDOUARD

A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur ; tu m'étois nécessaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement ? Je suis oublié de toi ; tu ne daignes plus m'écrire. J'ap-

prends ta vie ſolitaire & farouche ; je pénetre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuies de vivre.

Meurs donc, jeune inſenſé ; meurs homme à la fois féroce & lâche : mais ſache en mourant que tu laiſſes dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir ſervi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

RÉPONSE.

VENEZ, Milord ; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaiſir ſur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'eſt pas vrai que vous puiſſiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'eſt pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

DE JULIE.

IL est tems de renoncer aux erreurs de la jeunesse & d'abandonner un trompeur espoir. Je ne serai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut disposer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux sans vous être d'aucun usage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

DU BARON D'ETANGE,

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheu-

reuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre en toute occaſion les voies de la douceur & de l'honnêteté quand j'eſpere qu'elles peuvent ſuffire; mais ſi j'en veux bien uſer avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment ſe venge l'honneur d'un Gentilhomme, offenſé par un homme qui ne l'eſt pas.

LETTRE XI.

RÉPONSE.

EPARGNEZ-VOUS, Monſieur, des menaces vaines qui ne m'effraient point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes du même âge il n'y a d'autre ſuborneur que

l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer & à quel titre l'exigez-vous ? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir ? Je veux respecter le pere de Julie ; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voila mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres, la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même de-

vant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas non plus cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie & votre honneur est en sûreté; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques, l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un Gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, & le conserverai pur & sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous sentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à moi. Je serai

malheureux, sans doute; mais si jamais la voix du sang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le ferez plus encore d'avoir sacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le Ciel prodigue de ses dons n'oublia rien qu'un meilleur pere!

BILLET

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de disposer d'elle-même, & de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.

LETTRE XII.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la ſcene qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ſes meſures ſi juſtes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à tems à la poſte ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre réſolution ſera priſe & votre réponſe partie avant qu'elle vous parvienne ; ainſi tout détail ſeroit déſormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le vôtre : mais le ſort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous ſerons ſéparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais paſſer dans les... Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O devoir ! à quoi ſers-tu ? O providence !... il faut gémir & ſe taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours ; l'entretien de ce matin m'a prodigieuſement

agitée... la tête & le cœur me font mal... je me ſens défaillir... le Ciel auroit-il pitié de mes peines ?... Je ne puis me ſoutenir... je ſuis forcée à me mettre au lit, & me conſole dans l'eſpoir de n'en plus relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah ! ſi je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja ceſſé de vivre ?

LETTRE XIII.

DE JULIE A MDE. D'ORBE.

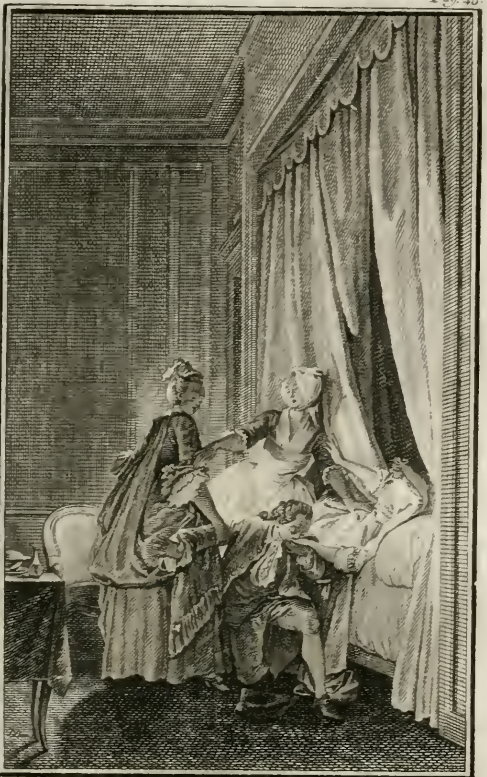
IL eſt donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'inſtant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes ſoins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems, & quand le deſir de la ſuivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me conſole de vivre, c'eſt par l'eſpoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne ſont plus, ces agrémens de mon viſage que mon cœur a payés

si cher : la maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere cousine ! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits de la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon visage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fut toujours demeuré. Cependant il a pu consentir.... l'ingrat ! . . . il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien.... L'ai-je fait ?... O Dieu ! faut-il que tout me rappelle in-

ceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie, je l'y ſens trop fortement attachée ; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir, ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma guériſon ? Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rends graces au Ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné, non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie, mais pâle, défait, mal en ordre, & le déſeſpoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & ſans ſe dégoûter de l'état où elle étoit, ſans craindre la communication d'un venin ſi terrible, il la couvroit de baiſers & de larmes. A ſon aſpect j'éprouvai cette vive & délicieuſe émotion que me donnoit quelquefois ſa préſence inattendue.



Inv.t P. Moreau. S.t p. Alix. 1783

inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma présence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire & de mes sens. A chaque minute, à chaque instant il me semble de le voir dans la même attitude : son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux : je crois sentir ses levres se presser sur ma main ; je la sens mouiller de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîner loin de moi, je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me sont réellement arrivés.

J'ai long-tems hésité à te faire cette confi-

dence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation loin de se calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus résister au besoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison, puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter.

Je reviens à mon rêve. Ma cousine, raille-moi si tu veux, de ma simplicité ; mais il y a dans cette vision je ne sais quoi de mystérieux qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes ? Est-ce un avertissement qu'il n'est déja plus ? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer ? Hélas ! l'ordre de mourir sera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien ; ils ne m'en imposent plus, & je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits, je le veux croire : mais deux ames si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication

immédiate, indépendante du corps & des sens ? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les sensations qu'elle lui a données ?... Pauvre Julie ! que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

LETTRE XIV.

RÉPONSE.

AH ! fille trop malheureuse & trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu sembles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine n'ajoute pas au moins des chimeres ; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un

rêve ; que ce n'eſt point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais ſa perſonne ; & que cette touchante ſcene inceſſament préſente à ton imagination, s'eſt paſſée réellement dans ta chambre le ſurlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée aſſez tard, & M. d'Orbe, qui voulut me relever auprès de toi cette nuit là, étoit prêt à ſortir, quand tout-à-coup nous vîmes entrer bruſquement, & ſe précipiter à nos pieds, ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poſte à la réception de ta derniere lettre. Courant jour & nuit, il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poſte, en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui ſauter au col : ſans ſavoir encore la raiſon de ſon voyage, j'en prévoyois la conſéquence. Tant de ſouvenirs amers, ton danger, le ſien, le déſordre où je le voyois, tout empoiſonnoit une ſi douce ſurpriſe, & j'étois trop ſaiſie pour lui faire beaucoup de careſſes. Je l'embraſſai pourtant avec un ſerrement de cœur qu'il partageoit, & qui

se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle ? Ah ! que fait-elle ? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Si-tôt qu'il fut que c'étoit la petite-vérole, il fit un cri & se trouva mal. La fatigue & l'insomnie, jointe à l'inquiétude d'esprit, l'avoient jeté dans un tel abattement, qu'on fut long-tems à le faire revenir : à peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite ; mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution : il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque ; mais son séjour même en étoit un terrible : j'essayai de le lui faire sentir ; il me coupa durement la parole : Gardez votre barbare éloquence, me dit-il

d'un ton d'indignation ; c'eſt trop l'exercer à ma ruine. N'eſpérez pas me chaſſer encore comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un ſeul inſtant ; mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueuſement, que je ne partirai point d'ici ſans l'avoir vue : éprouvons une fois ſi je vous rendrai pitoyable, ou ſi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris : M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le ſatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que ſon retour fût découvert ; car il n'étoit connu dans la maiſon que du ſeul Hanz dont j'étois sûre, & nous l'avions appelé devant nos gens d'un autre nom que le ſien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit ſuivante, à condition qu'il ne reſteroit qu'un inſtant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai ſa parole ; alors je fus tranquille, je laiſſai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

(1) On voit dans la quatrieme partie que ce nom ſubſtitué étoit celui de *S. Preux*.

Je te trouvai ſenſiblement mieux, l'éruption étoit achevée ; le Médecin me rendit le courage & l'eſpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarraſſé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde, & faire dire à mon mari d'amener ſon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ſerois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton déſolé pere, qui chaque nuit s'obſtinoit à vouloir reſter : enfin je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de perſonne, que j'étois également réſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout pere qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret ; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton ami dans la rue ; je l'allai chercher, je le pris par la main ; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'anti-chambre les forces lui manquerent, il reſpiroit avec peine, & fut contraint de s'aſſeoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée : Oui, dit-il

avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux : une fois en ma vie je les ai traverſés .... à la même heure .... avec le même myſtere .... j'étois tremblant comme aujourd'hui .... le cœur me palpitoit de même .... ô téméraire ! j'étois mortel, & j'oſois goûter .... que vais-je voir maintenant dans ce même aſyle, où tout reſpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée ? dans ce même objet qui faiſoit & partageoit mes tranſports ? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuſe, & la beauté mourante !

Chere couſine, j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendriſſante ſcene. Il te vit, & ſe tut, il l'avoit promis ; mais quel ſilence ! Il ſe jetta à genoux, il baiſoit tes rideaux en ſanglotant, il élevoit les mains & les yeux, il pouſſoit de ſourds gémiſſemens, il avoit peine à contenir ſa douleur & ſes cris. Sans le voir, tu ſortis machinalement une de tes mains ; il s'en ſaiſit avec une eſpece de fureur : les baiſers de feu qu'il appliquoit ſur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit ; je vis que tu

l'avois reconnu, & malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je défendis à Babi de t'en parler, & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence, que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout, il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer long-tems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre, il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite-vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappelant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé;

mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuſe. Ce pere de la vie l'a conſervée au plus tendre amant qui fut jamais : il eſt guéri ; & ſuivant la derniere lettre de Milord Edouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable couſine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'alarmoient ſans ſujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la perſonne de ton ami, & ſa vie eſt en ſûreté. Ne ſonge donc qu'à conſerver la tienne, & à t'acquitter de bonne grace du ſacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Ceſſe enfin d'être le jouet d'un vain eſpoir, & de te repaître de chimeres. Tu te preſſes beaucoup d'être fiere de ta laideur ; ſois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de ſujet de l'être. Tu as eſſuyé une cruelle atteinte, mais ton viſage a été épargné : ce que tu prends pour des cicatrices ne ſont que des rougeurs qui ſeront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne ſuis pas trop mal encore. Mon ange, tu reſteras jolie en dépit de toi ; & l'indifférent Wolmar, que trois ans d'abſence n'ont pu

guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure ? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré !

LETTRE XV.

DE JULIE.

C'EN est trop, c'en est trop. Ami, tu as vaincu : je ne suis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma résistance est épuisée. J'ai fait usage de toutes mes forces ; ma conscience m'en rend le consolant témoignage : que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triste cœur, que tu achetas tant de fois, & qui coûta si cher au tien, t'appartient sans réserve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent ; il te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je suis lassé de servir, aux dépens de la justice, une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie

ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours; il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te ſera plus ôté : c'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame, elle ne m'abuſera plus. Que ſont les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le ciel m'a fait aimer ? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi ? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais; & ton inviolable fidélité n'eſt-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & ſi légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends tous tes droits; j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés ſeront-ils plus trompeurs qu'une raiſon qui m'égara tant de fois ?

Reſpecte ces tendres penchans, mon aimable ami; tu leur dois trop pour les haïr : mais ſouffres-en le cher & doux partage; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de

l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle ; n'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée : la cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre ; non, celle dont il attend déſormais toute ſa conſolation, ne contriſtera point ſon ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie : non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne ſuis point un monſtre, je ſuis foible & non dénaturée : mon parti eſt pris, je ne veux déſoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere eſclave de ſa parole, & jaloux d'un vain titre, diſpoſe de ma main qu'il a promiſe, que l'amour ſeul diſpoſe de mon cœur, que mes pleurs ne ceſſent de couler dans le ſein d'une tendre amie. Que je ſois vile & malheureuſe ; mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content, s'il eſt poſſible : formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon déſeſpoir.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

NOUS renaiſſons, ma Julie ; tous les vrais ſentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conſervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? l'oſas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les ſens joints par une exiſtence commune, qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les ſéparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puiſſent rompre ? Non, non, Julie, ſi le ſort cruel nous refuſe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles ; il fera la conſolation de nos triſtes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainſi nous recommençons de vivre pour

recommencer de ſouffrir, & le ſentiment de notre exiſtence n'eſt pour nous qu'un ſentiment de douleur. Infortunés ! que ſommes-nous devenus ? Comment avons-nous ceſſé d'être ce que nous fûmes ? Où eſt cet enchantement de bonheur ſuprême ? Où ſont ces raviſſemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne reſte de nous que notre amour ; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage, tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas ! un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée ! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd ; les ſentimens droits qui le rempliſſent en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder, & deviens coupable à force de vertus. O Julie ! quel eſt ton inconcevable empire ? Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon ! même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords.... Des remords !... étoit-ce à toi d'en ſen-

tir ? . . . toi que j'aimai . . . . toi que je ne puis ceſſer d'adorer . . . . le crime pourroit-il approcher de ton cœur ? . . . Cruelle ! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit ? . . . qu'oſes-tu me faire entendre ? . . . toi, paſſer dans les bras d'un autre ! . . . un autre te poſſéder ! . . . N'être plus à moi ! . . . ou pour comble d'horreur n'être pas à moi ſeul ! Moi, j'éprouverois cet affreux ſupplice ! . . . je te verrois ſurvivre à toi-même ! . . . Non : j'aime mieux te perdre que te partager. . . . Que le ciel ne me donna-t-il un courage digne des tranſports qui m'agitent ! . . . avant que ta main ſe fût avilie dans ce nœud funeſte, abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le ſein ; j'épuiſerois ton chaſte cœur d'un ſang que n'auroit point ſouillé l'infidélité. A ce pur ſang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras, je rendrois ſur tes levres mon dernier ſoupir . . . je recevrois le tien . . . Julie expirante ! . . . ces yeux ſi doux éteints par les horreurs

horreurs de la mort !... ce sein, ce trône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie.... Non, vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fusses plus ; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse ! jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent si chers. Je suis amant, je sais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, & il est au-dessus de la force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux souvenir, & je suis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de son ombre le reste de ma vie. Ah ! Julie ! objet adoré ! S'il faut être à jamais misérables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels !

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, & suivre avec une simplicité d'enfans de chimériques vertus

dont tout le monde parle & que perſonne ne pratique ? Quoi ! ſerons-nous meilleurs moraliſtes que ces foules de Savans dont Londres & Paris ſont peuplés, qui tous ſe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu ? Les exemples n'en ſont point ſcandaleux ; il n'eſt pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens ſe riroient ici de celui qui par reſpect pour le mariage réſiſteroit au penchant de ſon cœur. En effet, diſent-ils, un tort qui n'eſt que dans l'opinion n'eſt-il pas nul quand il eſt ſecret ? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore ? De quelle complaiſance une femme ne rachete-t-elle pas ſes fautes (1) ? Qu'elle douceur

(1) Et où le bon Suiſſe avoit-il vu cela ? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris ſur un plus haut ton. Elles commencent par établir fiérement leurs amans dans la maiſon, & ſi l'on daigne y ſouffrir le mari, c'eſt autant qu'il ſe comporte envers eux avec le reſpect qu'il leur doit. Une femme qui ſe cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & ſeroit déshonorée ; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

n'emploie-t-elle pas à prévenir ou guérir ſes ſoupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'eſt qu'un lien de plus dans la ſociété.

A Dieu ne plaiſe, ô chere amie de mon cœur, que je veuille raſſurer le tien par ces honteuſes maximes. Je les abhorre ſans ſavoir les combattre, & ma conſcience y répond mieux que ma raiſon. Non que je me faſſe fort d'un courage que je hais, ni que je vouluſſe d'une vertu ſi coûteuſe : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juſtifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne ſais ce que j'écris ; je me ſens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte & ſombre : il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternifſent & ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuſe ; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je

ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrete m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah! sais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence, que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hé bien! nous serons coupables, mais nous ne serons point méchans; nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémirons; nous les pleurerons ensemble; nous les racheterons, s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu, que peux-tu faire? Tu ne peux échaper à mon cœur: n'a-t-il pas épousé le tien?

Ces vains projets de fortune qui m'ont si

grossiérement abusé, sont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Milord Edouard; il veut m'entraîner en Angleterre; il prétend que je puis l'y servir. Hé bien! je l'y suivrai. Mais je me déroberai tous les ans; je me rendrai secrétement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue; j'aurai du moins baisé tes pas; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant; il croira déja jouir de ta vue en partant pour t'aller voir; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

DE MDE. D'ORBE,

A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'eſt plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie eſt mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir ſon ſort au ſien. Après tant d'imprudences, rendez graces au Ciel qui vous a ſauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Reſpectez ſon nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoître ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XVIII.

DE JULIE A SON AMI.

VOUS êtes depuis si long-tems le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne sauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux sur celle que je quitte; il ne nous sera pas pénible de rappeller un tems si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma con-

duite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs ne sentiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue (1). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organes à des sentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois en-

(1) M. Richardson se moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer, mais comme il n'en existe pourtant que trop de cette espece, au lieu de s'amuser à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre?

core ne m'être pas trompée; l'aveugle amour, me disois-je, avoit raison; nous étions faits l'un pour l'autre; je serois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs; ils m'auroient abusée si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est aimé; du moins on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens; si quelques-unes pénetrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (2). Tel fut le nôtre en com-

(2) Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

mençant ; tel il ſera, j'eſpere, juſqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je ſentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette, le regard étoit contraint ; mais le cœur ſe faiſoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous, ce je ne ſais quoi, qui rend le ſilence éloquent, qui fait parler des yeux baiſſés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les deſirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'oſe exprimer.

Je ſentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réſerve ; j'approuvai ce reſpect, je vous en aimai davantage ; je cherchois à vous dédommager d'un ſilence pénible & néceſſaire, ſans qu'il en coûtât à mon innocence ; je forçai mon naturel ; j'imitai ma couſine, je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire paſſer mille tendres careſſes à la faveur de ce feint enjoûment. Je voulois vous rendre ſi doux votre état préſent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuſſit mal ; on ne ſort point de ſon naturel

impunément. Insensée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif; & ce qui devoit vous faire taire, fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit: vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me résoudre à vous laisser partir. Je tombai dans une sorte de désespoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus que de n'être point à moi: j'en vins jusqu'à souhaiter votre mort, jusqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour qui me

l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus assez de confiance en vous pour vous armer contre ma foiblesse, je vous crus digne de me sauver de moi-même, & je vous rendis justice. En vous voyant respecter un dépôt si cher, je connus que ma passion ne m'aveugloit point sur les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de sécurité, qu'il me sembla que nos cœurs se suffisoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des sentimens honnêtes, je goûtois sans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuse que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir sans risque modérer la mienne ; dans l'innocence de mes desirs je pensois encourager en vous la vertu même, par les tendres caresses de l'amitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compté sur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant, un seul instant embrasa les miens d'un feu que rien

ne put éteindre ; & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès-lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir de vous & de moi, il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre ; & ſi-tôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me reſtoit pour vous réſiſter.

Mon pere en quittant le ſervice avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit, & une liaiſon de vingt ans, lui rendoient cet ami ſi cher qu'il ne pouvoit ſe ſéparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naiſſance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de ſa fille en homme qui ſouhaitoit de ſe faire un gendre de ſon ami ; il fut queſtion de la voir, & c'eſt dans ce deſſein qu'ils firent le voyage enſemble. Mon deſtin voulut que je pluſſe à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils ſe donnerent ſecrétement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du Nord où

étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le tems, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de réplique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution ; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération pour vous, & le desir de vous connoître ; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez ; & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi ; il m'en eût moins coûté de vous résister

toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuisèrent les miennes. Je souhaittai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentois que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heu-

reux ſans elle ; je ſuccombai par foibleſſe & non par erreur ; je n'eus pas même l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires ; ne pouvant les conſerver enſemble, & voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente longtems ceux qui l'abandonnent ; & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue ; ma honte pour être ſecrete ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'Univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la gangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux

odieux. A force de vouloir étouffer le reproche sans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui se plaît dans son égarement. Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'espérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'osai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit serrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le desirois comme une autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois, & faisoit d'une si chere attente le charme & l'espoir de ma vie.

Si-tôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire en présence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (3). Je suis timide, il est vrai; je sentois tout ce qu'il m'en

(3) Pasteur du lieu.

devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi; &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le mystere que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette réserve avec un homme aussi emporté que vous; sans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrete importunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner durant une si périlleuse scene; & je savois bien que vous n'auriez jamais consenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas! je fus encore abusée par une si douce espérance! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime; je ne méritois pas l'honneur d'être mere; mon attente resta

toujours vaine, & il me fut refusé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une si douce excuse : je m'en prenois à moi du mauvais succès de mes vœux, & mon cœur abusé par ses desirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter que le soin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un instant accomplis ; cette erreur fut la source du plus cuisant de mes regrets ; & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la destinée. Vous avez su (4) quel accident détruisit, avec le germe que je portois dans mon sein, le dernier fondement de mes espérances. Ce malheur m'arriva précisément dans le tems de notre séparation ; comme si le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

(4) Ceci suppose d'autres lettres que nous n'avons pas.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs; je reconnus mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être, avec un amour ſans innocence, & des deſirs ſans eſpoir qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets, je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur; & les ſentimens qui me venoient de vous étoient les ſeuls dont je cruſſe pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts, mais il me les rendoit chers; & telle étoit ſon illuſion, que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au déſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les enga-

gemens de mon pere ; & à notre séparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inspirer un pareil à vous même, je vous flattai d'un espoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoissant le danger qui nous menaçoit, je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir ; & vous engageant avec ma parole ma liberté, autant qu'il m'étoit possible, je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'osasse enfreindre, & qui pût nous tranquilliser. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler ; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi ; je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes

fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux ; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que mépriſable ; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la ſeule que je ne pouvois ſupporter.

Je fus raſſurée ſur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux alarmes d'une autre. Je parle du déſordre où vous vous laiſsâtes entraîner, & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchiſe celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoiſſois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois ceſſé de vous être chere ; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu ſeul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur ſi ſincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confeſſer, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalouſie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuſe ; pour un tourment de moins ſans ceſſe il

en renaiſſoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il eſt inſenſé de chercher dans l'égarement de ſon cœur un repos qu'on ne trouve que dans la ſageſſe. Depuis long-tems je pleurois en ſecret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle conſumoit inſenſiblement. Babi, à qui le fatal effet de ma chûte m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma couſine, qu'elles furent ſurpriſes. Le témoignage étoit convainquant; la triſteſſe acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que ſon mal lui avoit laiſſées. Je faillis expirer de regret à ſes pieds. Loin de m'expoſer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & ſe contenta d'en gémir: vous-même, qui l'aviez ſi cruellement abuſée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produiſit votre lettre ſur ſon cœur tendre & compatiſſant. Hélas! elle deſiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois .... que ſert de rappeller une eſpérance à jamais éteinte? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ſes triſtes jours dans la douleur de n'avoir

pu fléchir un époux sévere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir ; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux ; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, sans doute ; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes ? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le souvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre ; nous étions éloignés ; l'espoir m'avoit abandonnée ; jamais mon incomparable amie ne fut si sublime ni si digne d'occuper seule tout mon cœur. Sa vertu, sa raison, son amitié, ses tendres caresses sembloient l'avoir purifié ; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard ; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du désespoir.

Comme un malade qui cesse de souffrir

en tombant en foiblesse se ranime à de plus vives douleurs, je sentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'osai résister en face à mon pere. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien; que j'étois déterminée à mourir fille; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colere, ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrémité, & si j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout aussi résolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévere des peres attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me serroit les

genoux, & fixant ſes yeux mouillés ſur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi : Ma fille ! reſpecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas deſcendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans ſon ſein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon ſaiſiſſement. Cette attitude, ce ton, ce geſte, ce diſcours, cette affreuſe idée me bouleverſerent au point que je me laiſſai aller demi-morte entre ſes bras, & ce ne fut qu'après bien des ſanglots dont j'étois oppreſſée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : O mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'eſt vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-tems nous remettre. Cependant en repaſſant en moi-même ſes derniers mots, je conçus qu'il étoit plus inſtruit que je n'avois cru, & réſolue de me prévaloir contre lui de ſes propres connoiſſances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-tems

différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainſi.

« Je ſais quelle fantaiſie indigne d'une » fille bien née vous nourriſſez au fond de » votre cœur. Il eſt tems de ſacrifier au » devoir & à l'honnêteté une paſſion hon- » teuſe qui vous déshonore & que vous ne » ſatisferez jamais qu'aux dépens de ma vie. » Ecoutez une fois ce que l'honneur d'un » pere & le vôtre exigent de vous, & jugez- » vous vous-même.

» M. de Wolmar eſt un homme d'une » grande naiſſance, diſtingué par toutes les » qualités qui peuvent la ſoutenir ; qui jouit » de la conſidération publique & qui la » mérite. Je lui dois la vie, vous ſavez les » engagemens que j'ai pris avec lui. Ce qu'il » faut vous apprendre encore, c'eſt qu'étant » allé dans ſon pays pour mettre ordre à ſes » affaires, il s'eſt trouvé enveloppé dans la » derniere révolution, qu'il y a perdu ſes » biens, qu'il n'a lui-même échappé à » l'exil en Sibérie que par un bonheur ſingu- » lier, & qu'il revient avec le triſte débris » de ſa fortune, ſur la parole de ſon ami

» qui n'en manqua jamais à perſonne. Preſ-
» crivez-moi maintenant la réception qu'il
» faut lui faire à ſon retour. Lui dirai-je :
» Monſieur, je vous promis ma fille tandis
» que vous étiez riche, mais à préſent que
» vous n'avez plus rien je me rétracte, &
» ma fille ne veut point de vous ? Si ce
» n'eſt pas ainſi que j'énonce mon refus,
» c'eſt ainſi qu'on l'interprétera : vos amours
» allégués ſeront pris pour un prétexte, ou
» ne ſeront pour moi qu'un affront de
» plus, & nous paſſerons, vous pour une
» fille perdue, moi pour un malhonnête
» homme qui ſacrifie ſon devoir & ſa foi
» à un vil intérêt, & joint l'ingratitude à
» l'infidélité. Ma fille, il eſt trop tard pour
» finir dans l'opprobre une vie ſans tache,
» & ſoixante ans d'honneur ne s'abandon-
» nent pas en un quart-d'heure.

» Voyez donc, continua-t-il, combien
» tout ce que vous pouvez me dire eſt à
» préſent hors de propos. Voyez ſi des pré-
» férences que la pudeur déſavoue & quel-
» que feu paſſager de jeuneſſe peuvent jamais
» être mis en balance avec le devoir d'une
» fille & l'honneur compromis d'un pere.

» S'il n'étoit queſtion pour l'un des deux » que d'immoler ſon bonheur à l'autre, ma » tendreſſe vous diſputeroit un ſi doux ſa- » crifice ; mais, mon enfant, l'honneur a » parlé, & dans le ſang dont tu ſors, c'eſt » toujours lui qui décide ».

Je ne manquois pas de bonnes réponſes à ce diſcours ; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes ſi différens des miens, que des raiſons qui me ſembloient ſans réplique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs ne ſachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroiſſoit avoir acquiſes ſur ma conduite, ni juſqu'où elles pouvoient aller ; craignant à ſon affectation de m'interrompre qu'il n'eût déja pris ſon parti ſur ce que j'avois à lui dire, &, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuſe qui me parut plus ſûre, parce qu'elle étoit plus ſelon ſa maniere de penſer. Je lui déclarai ſans détour l'engagement que j'avois pris avec vous ; je proteſtai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût arriver, je

ne me marierois jamais ſans votre conſentement.

En effet, je m'apperçus avec joie que mon ſcrupule ne lui déplaiſoit pas ; il me fit de vifs reproches ſur ma promeſſe, mais il n'y objecta rien ; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une choſe toujours ſacrée ! Au lieu donc de s'amuſer à diſputer ſur la nullité de cette promeſſe, dont je ne ſerois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir ſur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponſe ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicateſſe que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connoiſſois trop pour douter de votre obéiſſance, & je ſavois que plus le ſacrifice exigé vous ſeroit pénible, plus vous ſeriez prompt à vous l'impoſer. La réponſe vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; après mon rétabliſſement mes craintes furent confirmées, & il ne me reſta plus d'excuſes. Au moins mon pere me

déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'aſcendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit ſur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouſer : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le ſavez, mon ami ; ma ſanté, ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air ne peut réſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mon ſang ; ſoit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai ſi mal, qu'en me mettant au lit j'eſpérai ne m'en plus relever. Tout le reſte vous eſt trop connu ; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui

vous offroit ſi ſouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à deſſein; je ne pus ſupporter cette derniere épreuve, & voyant un ſi tendre amour ſurvivre à l'eſpérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & ſe ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il faloit aimer malgré moi; je ſentis qu'il faloit être coupable; que je ne pouvois réſiſter ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du ſang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainſi tous mes bons ſentimens acheverent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit ſon horreur à mes yeux; je me ſentis tout autre au-dedans de moi; enfin, les tranſports effrénés d'une paſſion rendue furieuſe par les obſtacles, me jetterent dans le plus affreux déſeſpoir qui puiſſe accabler une ame; j'oſai déſeſpérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon

cœur

cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où sa sainte ardeur (1) nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les desirs même ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premieres lettres; songez à ces momens si courts & trop peu

(1) Sainte ardeur! Julie, ah Julie! quel mot pour une femme aussi bien guérie que vous croyez l'être.

goûtés où l'amour se paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens désavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que sommes-nous devenus ? Deux tendres amans passerent ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent ; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une réserve non moins sévere ; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus ; un instant de foiblesse les égara ; ils s'oublierent dans les plaisirs ; mais s'ils cesserent d'être chastes, au moins ils étoient fideles ; au moins le Ciel & la Nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit toujours chere ; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres qui brûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra sans gémir sur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de souiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur . . . ils méditent des adulteres ! Quoi ! sont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette ravissante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de siecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois ? Ah ! si le premier désordre est pénible & lent, que tous les autres sont prompts & faciles ! Prestige des passions ! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie ; on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussi-tôt une pente inévitable

nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il falut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je

fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie; & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence & entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage

ſi vivement expoſées dans les paroles de l'Ecriture, ſes chaſtes & ſublimes devoirs ſi importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, ſi doux à remplir pour eux-mêmes ; tout cela me fit une telle impreſſion, que je crus ſentir intérieurement une révolution ſubite. Une puiſſance inconnue ſembla corriger tout-à-coup le déſordre de mes affections & les rétablir ſelon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, diſois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur ; il compare ma volonté cachée à la réponſe de ma bouche : le Ciel & la terre ſont témoins de l'engagement ſacré que je prends ; ils le feront encore de ma fidélité à l'obſerver. Quel droit peut reſpecter parmi les hommes quiconque oſe violer le premier de tous.

Un coup-d'œil jetté par hazard ſur M. & Mde. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant ſur moi des yeux attendris, m'émut plus puiſſamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour, en êtes-vous moins unis ? Le devoir

& l'honnêteté vous lient ; tendres amis, époux fideles, ſans brûler de ce feu dévotant qui conſume l'ame, vous vous aimez d'un ſentiment pur & doux qui la nourrit, que la ſageſſe autoriſe & que la raiſon dirige ; vous n'en êtes que plus ſolidement heureux. Ah ! puiſſai-je dans un lien pareil, recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur ; ſi je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces ſentimens réveillerent mon eſpérance & mon courage. J'enviſagai le ſaint nœud que j'allois former, comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ſes devoirs. Quand le Paſteur me demanda ſi je promettois obéiſſance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai juſqu'à la mort.

De retour au logis, je ſoupirois après une heure de ſolitude & de recueillement. Je l'obtins, non ſans peine, & quelque empreſſement que jeuſſe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paſſagere en changeant de condition, & de me

retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre mais dangereuse, je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avait pu laisser si long-tems en paix avec tant de sujet de me la rappeller : je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guere à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin, pour penser à vous, d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-tems, vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon

être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chere ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois !

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse ! Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher ? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment eussai-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs ? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux

de la vertu, jouiſſant encore de tout leur empire ? Quelle ſûreté avois-je eue de n'aimer que vous ſeul au monde, ſi ce n'eſt un ſentiment intérieur que croient avoir tous les amans qui ſe jurent une conſtance éternelle, & ſe parjurent innocemment toutes les fois qu'il plait au Ciel de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainſi préparé la ſuivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie ſans trouver de priſe pour m'arrêter, d'une amante abuſée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon ſexe, & le déſeſpoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet ſi naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conſervé ma réputation & l'eſtime de ceux qui me ſont chers ? Qui m'a miſe ſous la ſauve-garde d'un époux vertueux, ſage, aimable par ſon caractere & même par ſa perſonne, & rempli pour moi d'un reſpect & d'un attachement ſi peu mérités ? Qui me permet enfin d'aſpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le ſens ; la main ſecourable qui m'a conduite à travers les

ténebres, eſt celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix ſecrete qui ne ceſſoit de murmurer au fond de mon cœur, s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'Auteur de toute vérité, n'a point ſouffert que je fortiſſe de ſa préſence coupable d'un vil parjure; & prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'inſecte & rouler les Cieux, tu veilles ſur la moindre de tes œuvres! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accepter d'un cœur épuré par tes ſoins l'hommage que toi ſeule rends digne de t'être offert!

A l'inſtant, pénétrée d'un vif ſentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de ſûreté où je me ſentois rétablie, je me proſternai contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains ſuppliantes, j'invoquai l'Etre dont il eſt le trône, & qui ſoutient ou détruit quand il lui plait, par nos propres forces, la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu

veux & dont toi ſeul es la ſource. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidele, parce que c'eſt le premier devoir qui lie la famille & toute la ſociété. Je veux être chaſte, parce que c'eſt la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui ſe rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raiſon que je tiens de toi. Je remets mon cœur ſous ta garde, & mes deſirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté conſtante qui eſt la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte ſur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'euſſe faite avec un vrai zele, je me ſentis tellement affermie dans mes réſolutions; il me parut ſi facile & ſi doux de les ſuivre, que je vis clairement où je devois chercher déſormais la force dont j'avois beſoin pour réſiſter à mon propre cœur, & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette ſeule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triſte aveuglement qui me l'avoit fait manquer ſi long-

tems. Je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion ; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui ſans toucher le cœur, raſſure la conſcience ; de ſe borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penſer le reſte du tems. Scrupuleuſement attachée au culte public, je n'en ſavais rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me ſentois bien née & me livrois à mes penchans ; j'aimois à réfléchir & me fiois à ma raiſon ; ne pouvant accorder l'eſprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la Foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine ſageſſe ; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir ; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois penſé dans l'autre ; j'étois dévote à l'égliſe & philoſophe au logis. Helas ! je n'étois rien nulle part, mes prieres n'étoient que des mots, mes raiſonnemens des ſophiſmes, & je ſuivois pour toute lumiere la fauſſe lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe

intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici, m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere, & sur quelle base étoient-ils fondés ? Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve ; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractere & l'amour du beau soient empreints par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-tems qu'ils ne seront point défigurés ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres

ſenſibles de modele auquel on puiſſe la comparer ? Ne ſait-on pas que les affections déſordonnées, corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés ?

Adorez l'Etre éternel, mon digne & ſage ami ; d'un ſouffle vous détruirez ces fantômes de raiſon, qui n'ont qu'une veine apparence, & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables, que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin ; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer ; tous ces traits liés à l'eſſence infinie, ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Ces diſtinctions me

ſemblent faciles ; le ſens commun ſuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut ſéparer de l'idée de cette eſſence, eſt Dieu ; tout le reſte eſt l'ouvrage des hommes. C'eſt à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes, & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ces ſublimes vérités, ſe refuſe aux petites paſſions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux deſirs terreſtres ; & quand l'Etre immenſe dont il s'occupe n'exiſteroit pas, il ſeroit encore bon qu'il s'en occupât ſans ceſſe, pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus ſage.

Cherchez-vous un exemple ſenſible des vains ſophiſmes d'une raiſon qui ne s'appuie que ſur elle-même ? Conſidérons de ſang-froid les diſcours de vos philoſophes, dignes apologiſtes du crime, qui ne ſéduiſirent jamais que des cœurs déja corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus ſaint & au plus ſolemnel des engagemens, ces dangereux raiſonneurs ont réſolu d'anéantir d'un ſeul coup toute la ſociété humaine,

maine, qui n'eſt fondée que ſur la foi des conventions ? Mais voyez, je vous prie, comment ils diſculpent un adultere ſecret ! C'eſt, diſent-ils, qu'il n'en réſulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être ſûrs qu'il l'ignorera toujours ? Comme s'il ſuffiſoit pour autoriſer le parjure & l'infidélité, qu'ils ne nuiſiſſent pas à autrui ? Comme ſi ce n'étoit pas aſſez pour abhorrer le crime du mal qu'il fait à ceux qui le commettent ? Quoi donc ! ce n'eſt pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il eſt en ſoi la force du ſerment & des contrats les plus inviolables ? Ce n'eſt pas un mal de ſe forcer ſoi-même à devenir fourbe & menteur ? Ce n'eſt pas un mal de former des liens qui vous font deſirer le mal & la mort d'autrui ? la mort de celui même qu'on doit le plus aimer, & avec qui l'on a juré de vivre ? Ce n'eſt pas un mal qu'un état dont mille autres crimes ſont toujours le fruit ? Un bien qui produiroit tant de maux ſeroit par cela ſeul un mal lui-même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté, & ne manque de foi à perſonne ? Il ſe trompe

grossiérement. Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre péche, premiérement parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Le crime est secret, disent-ils, & il n'en résulte aucun mal pour personne. Si ces phi-

losophes croient l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime secret celui qui a pour témoin le premier offensé & le seul vrai Juge ? Etrange secret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher ! Quand même ils ne reconnoîtroient pas la présence de la Divinité, comment osent-ils soutenir qu'ils ne font de mal à personne ? Comment prouvent-ils qu'il est indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne soient pas de son sang ; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus & forcé de partager ses biens aux gages de son déshonneur sans sentir pour eux des entrailles de pere ? Supposons ces raisonneurs matérialistes, on n'en est que mieux fondé à leur opposer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuse philosophie & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raisons. En effet, si le corps seul produit la pensée & que le sentiment dépende uniquement des organes, deux êtres formés d'un même sang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour

l'autre & se ressembler d'ame comme de visage, ce qui est une grande raison de s'aimer ?

N'est-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un sang étranger cette union naturelle, & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice ? & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere ?

Si je considere mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désordre, qu'ils prétendent ne faire aucun mal ! Ne fût-ce que l'aviliſſement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret ! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de sa femme. Que fera-t-elle avec ses soins artificieux que mieux prouver son indifférence ? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses ? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse

& que le cœur nous repouſſe ? Je veux que la fortune ſeconde une prudence qu'elle a ſi ſouvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier ſa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel ſe plaît à confondre : que de fauſſetés, que de menſonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domeſtiques, pour en impoſer au public ! Quel ſcandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de ſoins pour ſatisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maiſon & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'eſt point léſé ! Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui lui pourra rendre une femme eſtimable ? Qui lui donnera le repos & la ſûreté ? Qui le guérira de ſes juſtes ſoupçons ? Qui fera confier un pere au ſentiment de la nature en embraſſant ſon propre enfant ?

A l'égard des liaiſons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'eſt moins une raiſon ſérieuſe

qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison ; mais où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source, & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Défions-nous

d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes les vertus & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincérement, & l'on ne peut long-tems le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison ; c'est ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en eussiez pas ainsi parlé si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Etre suprême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnoit plus d'espoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous

nous disions, en déplorant nos foiblesses, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette sécurité nous égara, c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ses actions, une autre pour ses sentimens, de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame, & de ne jamais approprier à soi tout entier rien de ce qu'il fait en toute sa vie ? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute ; mais le crime est du méchant & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule d'ailleurs heureusement né se livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte ; il les suivroit de même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoît & sert le Pere commun des

hommes, se croit une plus haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zele, & suivant une regle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appellés. L'amour qui nous unissoit eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance ; il brava le tems & l'éloignement ; il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devoit point périr de lui même ; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout est changé entre nous ; il faut nécessairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'est plus votre ancienne Julie; la révolution de vos sentimens pour elle, est inévitable, & il ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un auteur que vous ne récuserez pas. « L'amour, dit-il, est privé » de son plus grand charme, quand l'hon- » nêteté l'abandonne. Pour en sentir tout le » prix, il faut que le cœur s'y complaise, » & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé.

» Otez l'idée de la perfection, vous ôtez » l'enthousiasme ; ôtez l'estime, & l'amour » n'est plus rien. Comment une femme ho- » norera-t-elle un homme qu'elle doit mé- » priser ? Comment pourra-t-il honorer lui- » même celle qui n'a pas craint de s'aban- » donner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt » ils se mépriseront mutuellement. L'amour, » ce sentiment céleste, ne sera plus pour eux » qu'un honteux commerce. Ils auront perdu » l'honneur, & n'auront point trouvé la fé- » licité (1). » Voilà notre leçon, mon ami, c'est vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieusement & jamais l'honnêteté leur fut-elle aussi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite ? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux transports qui raviſſent l'ame. L'horreur du vice qui nous est si naturelle à tous deux, s'étendroit bientôt sur le complice de nos fautes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit

(1) Voyez la premiere partie. Lettre XXIV.

dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le rendre durable ? Ne vaut-il pas mieux en conserver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut de plus charmant ? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours, il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste, & soyez l'amant de mon ame. Cette idée est si douce, qu'elle console de tout.

Voilà le fidele tableau de ma vie, & l'histoire naïve de tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le sentiment qui m'attache à vous, est si tendre & si vif encore, qu'une autre en seroit peut-être alarmée ; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il a changé de nature, & du moins en cela mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance & la vertu de parade exigeroient davantage encore, & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre, & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience ; elle ne me reproche rien, & ja-

mais elle ne trompe une ame qui la consulte sincérement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame, une fois corrompue, l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation, ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues, & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général, on reprend quelquefois son caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la Nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foible; aujourd'hui on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté, & l'on en devient plus

attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté, me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidele amie; & quoique nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit désavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer par des mœurs chrétiennes les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien, qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir besoin d'àpologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins

cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir, il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve, fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué, vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous supplie, que cette réserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que jusqu'à la réception de votre réponse, je n'aurai pas un instant de tranquillité.

LETTRE XIX.

RÉPONSE.

ET vous ne seriez plus ma Julie ? Ah! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu, ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non, non, quelque supplice que j'éprouve à le sentir & le dire, jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au seul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une passion criminelle que je ne puis ni supporter ni vain-

cre, ſuis-je celui que je penſois être ? étois-digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir ? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

Inſenſé ! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoître ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flamme me ſoutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe ! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi long tems, te voilà donc éteint ſans retour ? Elle ne ſera point à moi ! je la perds pour toujours ? Elle fait le bonheur d'un autre ? ... ô rage ! ô tourment de l'enfer ! ... Infidelle ! ah ! devois-tu jamais.. Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus ... elle n'eſt plus cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi ! je me trouvois

trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre ? ... elle pouvoit m'écouter ? J'étois malheureux ? ... que suis-je donc aujourd'hui ? ... Non ; je ne vous ferai plus rougir ni de vous ni de moi. C'en est fait, il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous, oubliez-moi, du moins. Je l'ai résolu, je le jure ; je ne vous parlerai plus de moi.

Oserai-je vous parler de vous encore, & conserver le seul intérêt qui me reste au monde, celui de votre bonheur ? En m'exposant l'état de votre ame, vous ne m'avez rien dit de votre sort. Ah ! pour prix d'un sacrifice qui doit être senti de vous, daignez me tirer de ce doute insupportable. Julie, êtes-vous heureuse ? Si vous l'êtes, donnez-moi dans mon désespoir la seule consolation dont je sois susceptible ; si vous ne l'êtes pas, par pitié, daignez me le dire, j'en serai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis sur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis consentir ; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous

faire un refus, me doit rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la derniere importance & je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premiérement, il me semble que votre extrême délicatesse vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point sur quel fondement la plus austere vertu pourroit exiger une pareille confession. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne sauroit s'obliger pour le passé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage, de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté, & d'une fidélité qu'on ne lui a poit promise? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre époux, c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le Ciel & la Nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds, un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonnent point, & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu, c'est quand le danger d'une

rechûte oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent ; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche ? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui ? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme ? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légérement la

foi conjugale, ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſques un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévere d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un ſentiment tendre; uſurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zele ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux.

S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon. S'il n'en eſt pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous ? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans ? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de toute vertu ; conſultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occaſion de votre vie ; & ſi ce fatal ſecret vous peſe ſi cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années vous donnent une connoiſſance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans ſon cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus ſûr encore des charmes de votre caractere, & la douce habitude de les ſentir. Enfin quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O

Julie ! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui !

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter ! ſi jeune encore, il faut déja renoncer au bonheur ? O tems ! qui ne dois plus revenir ! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels ! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes ! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie ! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

DE JULIE.

VOUS me demandez ſi je ſuis heureuſe. Cette queſtion me touche, & en la faiſant vous m'aidez à y répondre ; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne ſaurois être heureuſe ſi vous ceſſiez

de m'aimer : mais je le ſuis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoiſſois trop votre ſenſibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines ; mais votre inquiétude ſur mon ſort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans ; ſa vie unie, réglée, & le calme des paſſions lui ont conſervé une conſtitution ſi ſaine & un air ſi frais, qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la ſageſſe. Sa phyſionomie eſt noble & prévenante, ſon abord ſimple & ouvert, ſes manieres ſont plus honnêtes qu'empreſſées, il parle peu & d'un grand ſens, mais ſans affecter ni préciſion ni ſentences. Il eſt le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit perſonne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raiſon.

Malgré sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon pere, crut sentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'est si bien réglé sur les bienséances, & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que sans blesser la gravité conjugale, il conserve avec moi depuis son mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'est pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il est sérieux sans donner envie de l'être; au contraire, son abord serein semble m'inviter à l'enjouement; & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroît sensible, une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot, il veut que je sois heureuse; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de sa femme n'est-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque ſoin que j'aie pu l'obſerver, je n'ai ſu lui trouver de paſſion d'aucune eſpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paſſion eſt-elle ſi égale & ſi tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le veut qu'autant que la raiſon le permet. Il eſt réellement ce que Milord Edouard croit être ; en quoi je le trouve bien ſupérieur à tous nous autres gens à ſentiment que nous admirons tant nous-mêmes ; car le cœur nous trompe en mille manieres, & n'agit que par un principe toujours ſuſpect ; mais la raiſon n'a d'autre fin que ce qui eſt bien ; ſes regles ſont ſûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne

ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ſes entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience alarmée. Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oublois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (1), & le né-

(1) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine. On prend ſur la

ceſſaire chez les voiſins indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de

---

nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne ſon palais aux dépens de ſa cuiſine ; tel autre aime mieux une belle vaiſſelle qu'un bon dîné ; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reſte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoiſonne. Combien de fois dans des maiſons de campagne, en reſpirant le frais au matin, l'aſpect d'un beau jardin vous tente ? On ſe leve de bonne heure, on ſe promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'Officier eſt ſorti, ou les proviſions manquent, ou Madame n'a pas donné ſes ordres, où l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut reſter à jeûn juſqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me ſouviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on diſoit que la Maîtreſſe aimoit beaucoup le café & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre ſols la taſſe ; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à ſon jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du café plus ſouvent.

celui qui regne au fond de ſon ame, & ſemble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'eſt ſupportable qu'à celui qui l'impoſe, ni cette confuſion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'uſage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître & l'on ne la ſent jamais ; il a ſi bien ordonné le premier arrangement qu'à préſent tout va tout ſeul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée mais fidele du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier ſans aucune altération ; ce qui me fait eſpérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reſte plus rien à découvrir ; car je n'imagine pas qu'il pût ſe montrer autrement ſans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire

heureuſe avec tant de ſujet de l'être (2). Ce qui m'a long-tems abuſée & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne réſulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas préciſément de l'amour, n'en eſt pas moins doux & n'en eſt que plus durable. L'amour eſt accompagné d'une inquiétude continuelle de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe point pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maiſon, bien éle-

(2) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort dans la ſuite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à ſon ami.

ver ſes enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent inceſſamment que d'eux, & la ſeule choſe qu'ils ſachent faire eſt de s'aimer. Ce n'eſt pas aſſez pour des époux qui ont tant d'autres ſoins à remplir. Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour : on prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée ; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux l'étend pour ainſi dire ſur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume ; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus, on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'ai-

ment plus (3). Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccede à des ſentimens trop vifs, que leur déclin, ſans s'arrêter à l'indifférence, ne paſſe juſqu'au dégoût, qu'on ne ſe trouve enfin tout-à-fait raſſaſiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à ſe haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que ſais-je ce que vous ſeriez devenu ceſſant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours laiſſé la vertu, je l'avoue; mais en eſt-ce aſſez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables? Sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illuſion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous ſommes; le ſentiment

(3) Je ſerois bien ſurpris que Julie eût lu & cité la Rochefoucault en toute autre occaſion. Jamais ſon triſte livre ne ſera goûté des bonnes gens.

qui nous joint n'eſt point l'aveugle tranſport des cœurs paſſionnés, mais l'immuable & conſtant attachement des deux perſonnes honnêtes & raiſonnables, qui, deſtinées à paſſer enſemble le reſte de leurs jours, ſont contentes de leur ſort & tâchent de ſe le rendre doux l'une à l'autre. Il ſemble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réuſſir mieux. S'il avoit le cœur auſſi tendre que moi, il ſeroit impoſſible que tant de ſenſibilité de part & d'autre ne ſe heurtât quelquefois, & qu'il n'en réſultât des querelles. Si j'étois auſſi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la ſociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal enſemble ; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux eſt préciſément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire & je l'anime ; nous en valons mieux réunis, & il ſemble que nous ſoyons deſtinés à ne faire entre nous qu'une ſeule ame, dont il eſt l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas juſqu'à ſon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la paſſion dont

dont j'étois tourmentée, il eſt certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois épouſé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuſe révolution qui s'eſt faite en moi.

Mon ami, le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompenſe la docilité des enfans. A Dieu ne plaiſe que je veuille inſulter à vos déplaiſirs. Le ſeul deſir de vous raſſurer pleinement ſur mon ſort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les ſentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoiſſances que j'ai à préſent, je ſerois libre encore, & maîtreſſe de me choiſir un mari, je prends à témoin de ma ſincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'acheve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſ-

sera du moins une chaste veuve. Vous me connoissez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je sois femme à m'en rétracter jamais (4).

---

(4) Nos situations diverses déterminent & changent malgré nous les affections de nos cœurs : nous serons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureusement les chaînes dont nous sommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le désordre de nos desirs est presque toujours vain & rarement il est vrai ; ce qu'il faut changer c'est moins nos desirs que les situations qui les produisent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la succession d'autrui, sur-tout de personnes qui devroient m'être cheres ; car que sais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher ? Sur ce principe, examinez bien la résolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à son ami. Pesez cette résolution dans toutes ses circonstances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même fait s'ôter au besoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie, malgré l'amour qui lui reste, met ses sens du parti de sa vertu ; elle se force, pour ainsi dire, d'aimer Wolmar comme son unique époux, comme le

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme : car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, elea n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier ; & ſi le ſerment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir,

---

ſeul homme avec lequel elle habitera de ſa vie ; elle change l'intérêt ſecret qu'elle avoit à ſa perte en intérêt à le conſerver. Ou je ne connois rien au cœur humain, ou c'eſt à cette ſeule réſolution ſi critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reſte de la vie de Julie, & l'attachement ſincere & conſtant qu'elle a juſqu'à la fin pour ſon mari.

je n'en fus que plus coupable, puiſque c'eſt un crime de faire un ſerment injuſte, & un ſecond de le tenir. Mais j'avois une autre raiſon que mon cœur n'oſoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Graces au Ciel elle ne ſubſiſte plus.

Une conſidération plus légitime & d'un plus grand poids, eſt le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme, qui tire ſon bonheur de l'eſtime qu'il a pour ſa femme. Il eſt ſûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainſi je riſque par une confidence indiſcrete de l'affliger à pure perte, ſans tirer d'autre avantage de ma ſincérité que de décharger mon cœur d'un ſecret funeſte qui me peſe cruellement. J'en ſerai plus tranquille, je le ſens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le ſera-t-il moins, & ce ſeroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au ſien.

Que ferai-je donc dans le doute où je ſuis? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux ſur mes devoirs, je ſuivrai le conſeil de votre amitié; je garderai le ſilence; je

tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est tems de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être Juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je serai bien aise de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems

à autre écrire à Mde. d'Orbe, dans les occasions où vous aurez quelque événement intéressant à nous apprendre. J'espere que l'honnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma cousine est vertueuse & sage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour supprimer cette correspondance, si vous étiez capable d'en abuser.

Adieu, mon cher & bon ami; si je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois : Courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raison de la dédaigner avec tant de trésors pour vous passer d'elle. J'aime mieux vous dire : Courez à la félicité, c'est la fortune du sage; nous avons toujours senti qu'il n'y en avoit point sans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abstrait n'ait plus d'éclat que de solidité, & ne soit un nom de parade, qui sert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je songe que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs, osoient parler de vertu ! Savez-vous bien ce que signifioit pour nous un terme si respectable & si profané, tandis que nous étions en-

gagés dans un commerce criminel ? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrasés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuser plus long-tems. Nous étions faits, j'ose le croire, pour suivre & chérir la véritable vertu ; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est tems que l'illusion cesse ; il est tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même ; vous l'avez pu négliger ; mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échappe, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entr'elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable.

Souvenez-vous de ces Indiens, qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux discours de votre amie, & de choisir pour aller au bonheur une route plus sûre que celle qui nous a si long-tems égarés. Je ne cesserai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah ! si jamais nos cœurs se rappellent malgré nous les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet Ancien : Hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri !

Ici finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours ; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne fait point oublier ce qui lui fut cher. . . . mon Dieu ! que fais-je ?. . . . vous le verrez trop à

l'état de ce papier. Ah ! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu ?

LETTRE XXI.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, il eſt vrai, mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis longtems elle m'eſt à charge ; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere ; il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire ;

pourquoi me trompiez-vous ? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus ! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie ; j'adore l'Etre éternel ; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre ; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné : des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raiſon, parlez à mon cœur ; je ſuis prêt à vous entendre : mais ſouvenez-vous que ce n'eſt point le déſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne : hé bien raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite, j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple, & je ne ſuis pas fort content du ſien ; mais j'eſpere imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-tems médité ſur ce grave ſujet.

Vous devez le savoir, car vous connoissez mon sort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous & n'est un bien pour personne, il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je pense que c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de la renverser, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que disent là-dessus nos Sophistes? Premiérement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent la gangrene, ils s'en font couper un, & tous les deux s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse, qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus pré-

cieuſe qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſcerner. Si cette regle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes ?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre, comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie ; il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le pre-

mier cas, je réſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rebellion contre la Providence, comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix ? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps ? Eſt-il quelque lieu dans l'univers, où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne ? Non, ſa juſtice & ſa bonté ſont mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort ? Ce n'eſt point cela du tout ; mais il falloit dire ; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans

le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice ? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie ; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé, cette queſtion n'y eſt traitée que très-légérement & comme en paſſant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement le diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût

médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique ; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal ? En considérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on seroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien ? Le crime assiége sans cesse l'homme le plus vertueux ; chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde : mal faire & souffrir, voilà celui du mal-honnête homme. Dans tout le reste ils different entr'eux ; ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous faloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses des sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord, c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce

n'eſt de ſe concentrer, pour ainſi dire, au fond de ſon ame, & de s'efforcer d'être mort durant ſa vie ? Le ſeul moyen qu'ait trouvé la raiſon pour nous ſouſtraire aux maux de l'humanité, n'eſt-il pas de nous détacher des objets terreſtres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux ſublimes contemplations ; & ſi nos paſſions & nos erreurs ſont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres ? Que ſont ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrétement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un

d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les ameres douleurs ſont le paſſe-port de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il l'étoit au Sophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte, de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre, nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les miſeres de la condition humaine. On ſupporte long-tems une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoiqu'on ne puiſſe exactement aſſigner le point où elle ceſſe d'être un bien, on ſait très-certainement au moins qu'elle eſt un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme ſenſé, le droit d'y renon-

cer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'eſt pas tout : après avoir nié que la vie puiſſe être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire, ils diſent enſuite qu'elle eſt un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'eſt une lâcheté de ſe ſouſtraire à ſes douleurs & à ſes peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui ſe donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'Empire ! Qu'Arrie, Eponie, Lucrece ſoient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caſſius & toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les Romains d'un ſaint zele, & faiſoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un collége, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refuſé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des Ecrivains modernes, que vous êtes ſublimes, & qu'ils ſont intrépides la plume à la main ! Mais dites-moi, brave

& vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus longtems la peine de vivre ; quand un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vîte ? Quoi ! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu ! Rien, dites-vous, ne vous oblige à supporter le tison ; & moi, qui m'oblige à supporter la vie ? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la Providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage ?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort, ressemble à celui qui aime mieux laisser envenimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parisot (1), coupe-moi cette jambe qui me

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur,

feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de diſpoſer de lui-même, mais en revanche combien en eſt-il qui l'ordonnent ? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe dévouent à leur devoir quoi qu'il arrive ; que mille autres relations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tous différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir ? Tue-moi, mon enfant, dit

---

bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ſes bienfaits.

le sauvage décrépit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids ; les ennemis sont là ; va combattre avec tes freres, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misere, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malheureux estropié de consommer dans son lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité ?

Pesez ces considérations, Milord ; rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles se réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main ? S'il est pénible de mourir, qu'est-ce à dire ? Les

drogues font-elles plaisir à prendre ? Combien de gens préferent la mort à la médecine ? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être ; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel ; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés ; si nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre, qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main ? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister ? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons-nous jamais les enfreindre ? Non, Milord,

la vocation de l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire, & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur ; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jéſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combattu ; de ſorte que les

fideles qui croient suivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le suicide, ou même une simple improbation ; & n'est-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se sont donnés la mort, on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus ; celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se seroit-il fait pour justifier un crime, & cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'ensuit-il de-là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis ; & Moyse qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice ; les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide

criminel, & que la nature y a mis d'ailleurs un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit ! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de miseres ; & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui ! C'est de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, & marque au profit de l'autre vie la résignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & si quelqu'un montre assez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons

donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous, puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Etre ſuprême, n'eſt-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes, & que la Religion autoriſe (2). Revenons à nous.

---

(2) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit ! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand on l'examine pour ſoi ? La lettre eſt-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être réfuté ? Ce qui peut tenir en doute, c'eſt l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui ſemble autoriſer le ſien. Robeck délibéra ſi poſément, qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien peſant, bien froid, & quand il eut établi, ſelon lui, qu'il étoit permis de ſe donner la mort, il ſe

Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez pas moins que moi ; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir : Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieil-

---

la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siecle & de nation. Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent ; tous les actes de courage sont autant de chimeres pour les ames foibles ; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remord, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu ?

leſſe & les ans nous attachent baſſement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & caſſé ? Nous ſommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir ; plus tard il ſe laiſſe en gémiſſant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah ! qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſi-tôt qu'ils ſont rompus ! Je le ſens, Milord, nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers

soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans ? Que quittent-ils en sortant du monde ? Ils s'en vont ensemble ; ils ne quittent rien.

LETTRE XXII.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je suis Anglois, je sais mourir ; car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire ; mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu ? Où est-elle ? Qu'est-elle

devenue ? que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quels services puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste ; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content ? Un misérable & perpétuel sophisme, qui dans l'égarement de ta raison, marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever, si je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelli-

gent reçoive un corps, & soit placé sur la terre au hazard, seulement pour vivre, souffrir & mourir ? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine, un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la regle qu'il prescrit aux autres, & l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singuliere ; c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis : il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les com-

mettre ; & dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le desir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrois bien savoir si tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour ; tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai séduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers,

l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagere ; mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter ? Penſes-tu que je n'aie pas démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abondonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis : La vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé ; & tu diras : La vie eſt un bien. Tu diras

plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres ; mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétérent, s'empirent en vieillissant, & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs

peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent, nous soient plus inhérens que nos chagrins; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siecles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit; puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui; car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remede, il n'a plus l'usage, ni de sa volonté ni de sa raison; il cesse d'être homme avant que de mourir, & ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse, & où son ame n'est déja plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de

l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? C'est sa durée. Les opérations de la Chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance, & n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems ? Attends & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines, de songer qu'elles finiront ? Vain sophisme de la douleur ! Bon mot sans raison, sans justesse, & peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de

terminer sa misere (1) ! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on scarifie une plaie pour la faire cicatriser ? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Pensés-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? la peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant, elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait, demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour

(1) Non, Milord, on ne termine pas ainsi sa misere, on y met le comble ; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur, par sa douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire ?

Ta mort ne fait du mal à perſonne ! J'entends ; mourir à nos dépens ne t'importe guere ; tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes ; n'en eſt-il point de plus chers encore (2) qui t'obligent à te conſerver ? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne

(2) Des droits plus chers que ceux de l'amitié ! Et c'eſt un ſage qui le dit ! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

lui rien devoir ? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre, des bleſſures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie ? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, ſeras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu

comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eſt ce vertueux patriote qui refuſe de vendre ſon ſang à un Prince étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en déſeſpéré contre l'expreſſe défenſe des loix ? Les loix, les loix, jeune homme ! le ſage les mépriſe-t-il ? Socrate innocent, par reſpect pour elles, ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes : Quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des Romains ! Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'oſer prononcer ces noms illuſtres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant déſeſpéré, & Caton déchira-t-il ſes entrailles pour ſa maîtreſſe ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la meſure commune de cette ame ſublime & de la tienne. Téméraire, ah ! tais-toi. Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſiere, & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des Romains, ſi tu penſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie auſſi-tôt qu'elle leur étoit à charge. Regarde les beaux tems de la République, & cherche ſi tu y verras un ſeul citoyen vertueux, ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n'eût point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fût permiſe aux fourches Caudines ? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défaite ? Par quelle raiſon tant de Généraux ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle, & à qui il en coûtoit ſi peu de mourir ? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang, leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'Etat fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne

fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux, & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien.... Je suis inutile au monde.... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas

sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Ecoute-moi, jeune insensé, tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : » Que je fasse encore une bonne » action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

DE MILORD EDOUARD

A L'AMANT DE JULIE.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraſſer aujourd'hui, comme je l'avois eſpéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinſington. Le train de la Cour eſt qu'on y travaille beaucoup ſans rien faire, & que toutes les affaires s'y ſuccedent ſans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des Miniſtres eſt d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop viſible n'abrege pas ces délais. Vous ſavez que la Cour ne me convient guere; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant en causant avec ces empressés fainéans, il m'est venu une idée qui vous regarde, & sur laquelle je n'attends que votre aveu pour disposer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous souffrez à la fois du mal & de la résistance. Si vous voulez vivre & guérir, c'est moins parce que l'honneur & la raison l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'est pas assez : il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute chose, on ne réussit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre ; la raison seule ne vous rendra pas la raison. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous sortiez d'au-dedans de vous, & ce n'est que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il se présente pour cette épreuve une occasion qui n'est pas à dédaigner ; il est question d'une entreprise grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de semblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y

concourir. Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes ; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables ; elles n'exigeront, avec les talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne, elles ne vous en conviendront que mieux ; enfin votre engagement ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; parce que ce projet, ſur le point d'éclore, eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe ; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

RÉPONSE.

FAITES, Milord ; ordonnez de moi, vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE XXV.

DE MILORD EDOUARD

A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une eſcadre de cinq vaiſſeaux de guerre, &

qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. Georges Anſon, habile & vaillant officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud, où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes Orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de conſidération dans l'équipage, j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché ſur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere deſtination, je ſais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (1), & vous préſenter à M. Anſon dans deux jours. En attendant, ſongez à votre équi-

(1) Je n'entends pas trop bien ceci. Kinſington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voilà Milord Edouard forcé d'y paſſer je ne ſais combien de jours.

page,

page, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres ; car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espere que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

LETTRE XXVI.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ORBE.

JE pars, chere & charmante cousine, pour faire le tour du globe ; je vais chercher dans un autre hémisphere la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Insensé que je suis ! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur ; je vais chercher un asyle au monde où je puisse être loin de vous ! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pere. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois

heures je vais être à la merci des flots ; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe ; dans trois mois je ſerai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages ; dans trois ans peut être ... qu'il ſeroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur : car quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je l'ai réſolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne ; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord ! vos yeux les reverront !

Votre amie a donc ainſi que vous le bonheur d'être mere ? Elle devoit donc l'être ?.... Ciel inexorable !... ô ma mere ! pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colere ?

Il faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes couſines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables amies, femmes uniques ſur

la terre. Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exiſtoit que pour partager entre vous tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... j'entends le ſignal & les cris des matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte, mer immenſe, qui doit peut-être m'engloutir dans ton ſein, puiſſé-je retrouver ſur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité !

Fin de la troiſieme Partie, & du Tome IV.

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE de Madame d'Orbe. Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Mde. d'Etange & l'accablement de sa fille, & l'engage à renoncer à Julie. *Page* 1

LET. II. de l'Amant de Julie à Mde. d'Etange. Promesse de rompre tout commerce avec Julie. 9

LET. III. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe, en lui envoyant la Lettre précédente. Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie. 12

LET. IV. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie. Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de Mde. d'Etange 14

LET. V. de Julie à son Amant. Mort de Mde. d'Etange. Désespoir de Julie. Son trouble en disant adieu pour jamais à son Amant. 18

LET. VI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe. Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie, & la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de Mde. d'Etange. 22

LET. VII. Réponſe. Mde. d'Orbe félicite l'Amant de Julie de ſacrifice qu'il a fait ; cherche à le conſoler de la perte de ſon Amante, & diſſipe ſes inquiétudes ſur la cauſe de la mort de Mde. d'Etange. *Page* 27

LET. VIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie. Il lui reproche de l'oublier ; le ſoupçonne de vouloir ceſſer de vivre, & l'accuſe d'ingratitude. 38

LET. IX. Réponſe. L'Amant de Julie raſſure Milord Edouard ſur ſes craintes. 39

BILLET de Julie. Elle demande à ſon Amant de lui rendre ſa liberté. 40

LET. X. du Baron d'Etange, dans laquelle étoit le précédent Billet. Reproches & menaces à l'Amant de ſa fille. *Ibid.*

LET. XI. Réponſe. L'Amant de Julie brave les menaces du Baron d'Etange, & lui reproche ſa barbarie. 41

BILLET inclus dans la précédente Lettre. L'Amant de Julie lui rend le droit de diſpoſer de ſa main. 44

LET. XII. de Julie. Son déſeſpoir de ſe voir ſur le point d'être ſéparée à jamais de ſon Amant. Sa maladie. 45

LET. XIII. de Julie à Mde. d'Orbe. Elle lui reproche les ſoins qu'elle a pris pour la rappeller à la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que ſon Amant ne ſoit plus. 46

LET. XIV. Réponſe. Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée ſubite de ſon Amant. Il s'inocule volontairement en lui baiſant la main.

Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guériſon. Son retour à Paris avec Milord Edouard. *Page* 51

LET. XV. de Julie. Nouveaux témoignages de tendreſſe pour ſon Amant. Elle eſt cependant réſolue à obéir à ſon pere. 59

LET. XVI. Réponſe. Tranſports d'amour & de fureur de l'Amant de Julie. Maximes honteuſes auſſi-tôt rétractées qu'avancées. Il ſuivra Milord Edouard en Angleterre, & projette de ſe dérober tous les ans, & de ſe rendre ſecrétement près de ſon Amante. 62

LET. XVII. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie. Elle lui apprend le mariage de Julie. 70

LET. XVIII. de Julie à ſon Ami. Récapitulation de leurs amours. Vues de Julie dans ſes rendez-vous. Sa groſſeſſe. Ses eſpérances évanouies. Comment ſa mere fut informée de tout. Elle proteſte à ſon pere qu'elle n'épouſera jamais M. de Wolmar. Quels moyens ſon pere emploie pour vaincre ſa fermeté. Elle ſe laiſſe mener à l'Egliſe. Changement total de ſon cœur. Réfutation ſolide des ſophiſmes qui tendent à diſculper l'adultere. Elle engage celui qui fut ſon Amant à s'en tenir, comme elle fait, aux ſentimens d'une amitié fidelle, & lui demande ſon conſentement pour avouer à ſon époux ſa conduite paſſée. 71

LET. XIX. Réponſe. Sentimens d'admiration & de fureur chez l'Ami de Julie. Il s'informe d'elle ſi elle eſt heureuſe, & la diſſuade de faire l'aveu qu'elle médite. 127

LET. XX. de Julie. Son bonheur avec M. de Wolmar, dont elle dépeint à ſon Ami le caractere. Ce qui ſuffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle conſidération elle ne fera pas l'aveu qu'elle méditoit. Elle rompt tout commerce avec ſon Ami; lui permet de lui donner de ſes nouvelles par Mde. d'Orbe dans les occaſions intéreſſantes, & lui dit adieu pour toujours. *Page* 134

LET. XXI. de l'Amant de Julie à Milord Edouard. Ennuyé de la vie, il cherche à juſtifier le ſuicide. 153

LET. XXII. Milord Edouard réfute avec force les raiſons alléguées par l'Amant de Julie pour autoriſer le ſuicide. 173

LET. XXIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie. Il propoſe à ſon ami de chercher le repos de l'ame dans l'agitation d'une vie active. Il lui parle d'une occaſion qui ſe préſente pour cela; &, ſans s'expliquer davantage, lui demande ſa réponſe. 188

LET. XXIV. Réponſe. Réſignation de l'Amant de Julie aux volontés de Milord Edouard. 191

LET. XXV. de Milord Edouard à l'Amant de Julie. Il a tout diſpoſé pour l'embarquement de ſon ami en qualité d'Ingénieur ſur un Vaiſſeau d'une Eſcadre Angloiſe qui doit faire le tour du monde. *Ibid.*

LET. XXVI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe. Tendres adieux à Mde. d'Orbe & à Mde. de Wolmar. 193

Fin de la Table du Tome IV.

Library
of the
University of Toronto